

aspirant l'air à pleins poumons. De temps en temps, il prononçait à demi-voix des phrases qui lui semblaient opportunes et saisissantes : "Ce pays est capiteux, Monsieur, j'en conviens, capiteux et poétique. Mais quand on a femme et enfants, que diable, on vit chez soi ! Il y a une morale après tout !"

Le petit crut qu'il récitait des fables.

Ensemble ils descendirent au creux des vallons, ils grimperent des pentes où les fougères luisaient sous les branches des châtaigniers. Enfin, après une demi-heure, au tournant d'une futaie qui s'ouvrait subitement sur une clairière montante, ils se trouvèrent dans une avenue sablée, à cent pas du château qui se dressait sur la crête de la colline, et dont les fenêtres, du haut en bas, étaient illuminées.

—Sapristi ! dit M. de Rabelcourt, ils ne m'attendent cependant pas !

—C'est qu'ils dansent ! fit le petit gars. Ça leur arrive. Ils ne s'en gênent guère.

Le voyageur écouta un instant les notes grêles d'un piano qui fusaient dans la nuit, et il ne douta plus. Contrarié, il continua de s'avancer, doucement, pour reprendre haleine. Quelques hommes de service, groupés le long des écuries, causaient, à droite du château. L'un d'eux se détacha, un vieux maître-d'hôtel à gros favoris blancs, solennel, qui servait depuis trente ans les châtelains de Monant, et qui avait connu M. de de Rabelcourt au temps de l'activité diplomatique, au plus beau de la carrière.

—Comment ! dit-il, c'est Monsieur le Ministre !

—Moi-même, Claude, répondit M. de Rabelcourt, flatté d'une appellation qu'on ne lui donnait plus aussi fréquemment qu'autrefois. Une surprise ! J'arrive sans qu'on ne sache rien.

—Monsieur le Ministre désire qu'on prévienne Madame !

—Du tout ! au contraire. Vous monterez seulement ma valise, afin que je puisse changer, et vous m'ouvrirez une chambre d'ami... Mais qu'y a-t-il donc ce soir à Monant ? Un bal ?

—Pardon, Monsieur le Ministre. Les appartements se prêtent mal à ce qu'on appelle un grand bal. Nous recevons quelques personnes des environs, une trentaine. Ça n'est qu'une sauterie. Ça va finir à onze heures. Je me permets de l'assurer à Monsieur le Ministre, parce que Madame a donné déjà quelques réunions de ce genre pour égayer les dernières semaines de congé de Monsieur.

Il s'inclina, en prenant la valise, et l'on eût dit, à l'air dont il passa devant le front de ses camarades, qu'il portait celle-là même où le ministre de jadis enfermait ses dépêches.

"Brave et imprudente enfant, pensa M. de Rabelcourt, je la reconnais bien ! Elle danse pour donner le change au monde. Elle veut faire croire à un bonheur qui n'est plus. Je n'ai peur que d'une chose : c'est que les masques tombent d'eux-mêmes, et trop brusquement, quand je vais entrer. Car j'arrive, Monsieur de Rueil, et je serai de la fête !"

Lorsqu'il eut passé son habit,—neuf heures sonnaient à l'horloge du vestibule,—le diplomate eut une petite tape pour écraser sur sa boutonnière, le ruban brésilien dont les ailes s'insurgeaient, tira bien droit, dans l'alignement de l'ouver-

ture de la chemise, les quatre boutons de son gilet blanc, et, sans bruit, poussa la porte du salon.

Il s'arrêta à trois pas. On valsait. D'abord personne ne le vit. Puis une jeune femme, assise près d'une douairière et qui cherchait des yeux un sujet de paroles remarquant l'inconnu, se pencha et demanda : "Qui est-ce ?" La douairière se pencha à son tour vers la gauche, et le mouvement se propagea, comme dans un champ d'épis ; des épaules blanches s'inclinèrent ; le même mot : "Qui est-ce ?" vola de groupe en groupe, jusqu'à Guillaumette de Rueil, que le diplomate, aveuglé par l'éclat des lumières, s'efforçait de découvrir derrière les couples de danseurs. Elle était assise dans l'angle le plus éloigné du salon, au milieu de quatre amies de son âge, un peu renversée sur le dossier de son fauteuil, écoutant rire autour d'elle, un peu distraite, et effaçant, à petits coups, les plis du tulle perlé qui recouvrait sa robe de satin rose. Tout à coup, le murmure qui gagnait de proche en proche arriva jusqu'à elle : "Qui est-ce ?" D'un mouvement souple, elle se redressa. Toutes ses amies suivirent le geste de son visage qui se penchait en avant. Ses yeux se plissèrent une seconde ; puis deux fossettes creusèrent ses joues ; ses dents parurent, éclatantes, entre les lèvres lisses. "Ah ! dit-elle, mon oncle Rabelcourt !" Et, glissant parmi les valseurs qui n'avaient rien vu, les mains tendues, rose et roussée sous l'auréole de ses cheveux blonds relevés, la mouche impertinente qui marquait sa pommette droite déplacée par le sourire et remontée d'une ligne, comme la pointe des sourcils, comme le coin des yeux, comme les ailes du nez, comme le fuseau des lèvres, Guillaumette de Rueil, dans le reflet des étoffes et des glaces, rythmant sa marche sur la musique de la valse lente, s'avança vers M. de Rabelcourt immobile, déjà courbé pour le baisemain, et qui la regardait venir.

Elle l'embrassa.

—Quelle bonne surprise, mon oncle !

—Je n'ai pas pu venir plus tôt, dit M. de Rabelcourt rapidement et à voix basse : les affaires, de grosses affaires m'ont retenu, mais je n'ai pas voulu manquer au rendez-vous, chère petite !

Elle répondit, du ton le plus naturel, et sans baisser la voix :

—Je n'en crois pas mes yeux : mon oncle à Monant ! D'où venez-vous ?

—Mais, de Belgique, murmura M. de Rabelcourt, tu sais bien.

—Exprès pour nous voir ?

—Naturellement.

—Et vous nous restez, je suppose ?

—J'ai fait porter mon bagage par Claude.

—Voilà qui est gentil ! Edouard va être ravi.

Et comme elle riait, ses yeux bleus encore câlins comme ceux d'un enfant, fixés sur le vieillard, celui-ci eut un hochement de tête admiratif, et songea : "Merveilleusement joué, Guillaumette ! Pas un trouble de physionomie, pas un aveu devant témoin ! Tu es de ma race !"

Puis, comme la valse avait pris fin, et que tous les yeux se tournaient à présent vers Guillaumette de Rueil et vers lui, M. de Rabelcourt, jusque-là très grave, ajouta d'un air dégagé, à voix haute :